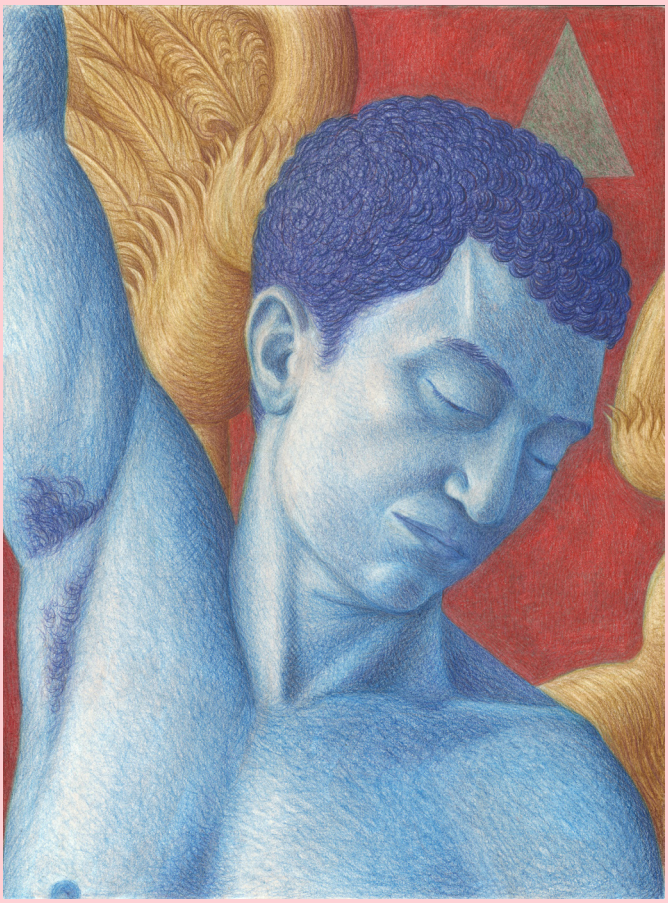
Les cœurs brisé-es ont la couleur des fleurs qu'on ne cueille pas

Exposition collective — MadmaX, Marseille
Vernissage le 13 Novembre 2026 de 18 à 21h





① Elijah Burgher, *Machine à exorcisme (Archange Michel) (Lucifer)*, 2026,
crayon de couleur et aquarelle sur papier marouflé sur panneau, 40 × 30 cm
Crédit photo : Stefano Marchionini

13 Novembre — 19 Decembre 2026
du mercredi au samedi, 11h — 19h
10, rue du Coq, 13001 Marseille

MadmaX

Pour sa deuxième exposition, MadmaX a invité le commissaire David Pons et quatorze artistes : Lucile Boutin, Lisa Bravi, Elijah Burgher, Marielle Chabal, Sholem Krishtalka, Amine Merhoum, Willie Morlon & Audrey Jonchères, Giancarlo Pirelli, Pam Puck, Antonin Sambussy, Mathieu Santori, Anastasia Simonin & Kazuo Yagi Marsden à explorer, à travers la forme du diptyque, les manifestations de l'amour, de la séparation et de ce qui subsiste après une rupture.

Cette exposition collective révèle certaines des façons mystérieuses dont deux présences peuvent se répondre et s'opposer, s'éloigner l'une de l'autre et parfois continuer à exister l'une à travers l'autre, même lorsqu'elles sont séparées.

« Les cœurs brisé·es ont la couleur des fleurs qu'on ne cueille pas » envisage le diptyque comme une métaphore des relations amoureuses. Des constructions dualistes fondées sur la proximité et la distance, mais aussi sur l'espace qui sépare deux éléments. Ce qui les relie devient tout aussi important que ce qui les distingue.
À travers une diversité surprenante de langages visuels et de matériaux, les douze diptyques mettent en avant la capacité des artistes à s'approprier, réinterpréter et réinventer le diptyque, en allant au-delà de son utilisation traditionnelle tout au long de l'histoire de l'art.

« Il y a des amours qui ne se terminent pas vraiment.
Ils changent juste d'endroit.
Ils se déplacent dans des gestes qu'on retient, des phrases qu'on n'envoie pas,
des habitudes qui restent plus longtemps que prévu,
des images qu'on regarde encore alors qu'elles ont déjà commencé à s'éloigner.
L'amour n'est pas ici un sujet. C'est un résidu actif.»

— David Pons

À l'occasion de cette exposition, MadmaX publie un catalogue présentant toutes les œuvres exposées ainsi que de courts textes rédigés par des auteurs invités : Marie Maertens, journaliste, commissaire d'exposition et critique d'art ; Chirine Hammouch, autrice et critique d'art ; Jonathan Frydman, commissaire d'exposition ; Julien Bouharis, commissaire d'exposition et galeriste ; et Alexia Abed, critique d'art et historienne de l'art.





② Pam Puck, *The Stone Turns*, 2026,
mousse, argile autodurcissante, papier mâché, peinture acrylique, 48 × 40 × 5 cm
Crédit photo : Stefano Marchionini



③ Anastasia Simonin & Kazuo Yagi Marsden, *Spring cleaning*, 2026,
noyer, hêtre, étain, gants de toilette, 167 × 65 × 23 cm
Crédit photo : Stefano Marchionini

«Il y a des amours qui ne se terminent pas vraiment.
Ils changent juste d'endroit.
Ils se déplacent dans des gestes qu'on retient, des phrases qu'on n'envoie pas, des habitudes qui restent plus longtemps que prévu, des images qu'on regarde encore alors qu'elles ont déjà commencé à s'éloigner. L'amour n'est pas ici un sujet. C'est un résidu actif.

Comme l'écrit Susan Sontag, « A photograph is both a pseudo-presence and a token of absence. » Toute image porte cette contradiction : elle retient ce qui est déjà en train de partir. Photographier ne sauve pas une présence. Cela produit une distance, une façon de continuer à regarder ce qui s'éloigne. L'image devient alors le lieu où quelque chose subsiste sans pouvoir revenir complètement.

L'exposition part de cet endroit-là.
Ce moment où le lien n'existe plus vraiment mais continue quand même d'agir.
Quand il n'y a plus d'histoire à raconter mais encore des traces, des retours, des façons de regarder.
Pas la nostalgie d'un amour passé. Plutôt son déplacement.

Une matière affective qui continue sans résoudre quoi que ce soit.
L'amour persiste comme désajustement.

Chaque artiste est invité·e à proposer un diptyque : deux images, deux formes, deux états.
Pas pour opposer ou réconcilier, mais pour maintenir un écart.
Le diptyque ne réunit pas deux images : il maintient leur impossibilité de coïncider.
Il y a quelque chose d'important dans cette impossibilité.
Parce qu'ici, ce qui circule entre les œuvres n'est pas le sens mais la distance elle-même.
Le regard reste coincé dans cet intervalle.
Ce qui relie ne rapproche pas forcément.
Ce qui se sépare ne disparaît pas complètement.

Certaines œuvres ont déjà habité cet endroit-là. Chez Felix Gonzalez-Torres, l'amour apparaît comme une structure vulnérable dont la disparition ne produit jamais une fin nette. Le sentiment n'est jamais représenté directement. Il circule autrement : dans le manque, le retard, l'usure, la répétition. Dans Untitled (Perfect Lovers), deux horloges avancent côte à côte avant de se désynchroniser lentement. L'œuvre ne montre pas une séparation ; elle montre l'impossibilité de demeurer parfaitement accordés au temps. L'amour y persiste comme un effort de coexistence menacé par l'écart.

La fleur non cueillie devient alors une figure centrale de l'exposition.
Pas un symbole romantique.
Plutôt une manière de penser le regard.
Quelque chose qu'on laisse intact pour continuer à le désirer.
Quelque chose qui existe encore précisément parce qu'on ne l'a pas saisi.

Chez Wong Kar-wai, les histoires d'amour semblent toujours arriver un peu trop tard. Dans In the Mood for Love, les personnages passent leur temps à se croiser sans jamais vraiment se rejoindre. Un couloir, une soupe achetée la nuit, une cigarette, un ralentissement : tout devient chargé d'une intensité qui reste suspendue. Les images ne racontent pas seulement une relation. Elles enregistrent ce qui continue à vibrer après la possibilité même de cette relation.

À MADMAX, l'amour n'est jamais stable.
Il apparaît comme une forme déplacée, incomplète, parfois silencieuse.
Les œuvres réunies ici ne cherchent ni la réparation ni la conclusion.
Elles tiennent ouvertes des choses qui auraient dû se refermer.
Elles regardent ce qui reste.»

David Pons, curateur de l'exposition





④ Amine Merhoum, Sara et moi 2, 2026,
huile, crayon et collage sur bois, 145 × 122 cm
Crédit photo : Stefano Marchionini